

Véronique
Tadjo

Loin de
mon père

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nina revient dans son pays, la Côte d'Ivoire, pour y enterrer son père et organiser ses funérailles. Face à la famille, aux parents, aux amis, aux voisins, Nina est seule. Le pays qu'elle a quitté depuis si longtemps lui échappe, les règles et les usages lui restent obscurs, et il s'agit pourtant de trouver le ton juste, l'attitude convenable face aux comportements des uns et des autres, aux mesquineries, aux convoitises.

Pour des raisons protocolaires, les funérailles sont plusieurs fois ajournées mais, dans ce pays où gronde la guerre civile, dans cette ville d'Abidjan en proie au chaos, Nina tente d'accepter, d'assumer son impuissance et de retrouver une appartenance à jamais perdue. Malgré sa posture tout à la fois proche et étrangère, elle investit avec dignité la place qui sera désormais la sienne en cette maison paternelle.

Quel est le pouvoir des femmes au sein de la famille, jusqu'où peut aller l'ambiguïté de leur comportement face à la polygamie, l'héritage familial ou les choix de toute une vie ? D'une voix toujours plus déterminée, Véronique Tadjo questionne l'Afrique d'aujourd'hui, entre rituels et dérives politiques, destin individuel et portrait d'une culture ancestrale.

“LETTRES AFRICAINES”

série dirigée par Bernard Magnier

VÉRONIQUE TADJO

Véronique Tadjou vit actuellement en Afrique du Sud. Elle a écrit plusieurs romans et recueils de poèmes et consacré une partie importante de son oeuvre à la jeunesse.

DU MÊME AUTEUR

L'OMBRE D'IMANA. VOYAGES JUSQU'AU BOUT DU RWANDA, Actes Sud, 2000, Babel n° 677.

REINE POKOU. CONCERTO POUR UN SACRIFICE, Actes Sud, 2005.

AYANDA, LA PETITE FILLE QUI NE VOULAIT PAS GRANDIR, Actes Sud Junior, 2007.

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00347-0

VÉRONIQUE TADJO

Loin de mon père

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*A ma famille, petite et grande.
A mes amis aux quatre coins du monde.*

Cette histoire est vraie, parce qu'elle est ancrée dans la réalité, plongée dans la vie réelle. Mais elle est fausse également parce qu'elle est l'objet d'un travail littéraire où ce qui compte, ce n'est pas tant la véracité des faits, mais l'intention derrière l'écriture. Tout a été revu, remanié, réordonné. Certaines choses ont été passées sous silence, d'autres au contraire ont été renforcées. Bref, ce qui reste, c'est le mensonge (façette) de la mémoire, de la parole.

Références perdues.
Citation réécrite, ou entièrement de moi ?

Dans le monde actuel où nous vivons, avant de faire quelque chose il faut réfléchir ; il faut réfléchir longuement car ce que nous disons s'en va, ça ne reste pas ici. Donc quand quelqu'un viendra demander : "Cela, qui l'a dit ?", tu diras alors son nom : "C'est Kaku Adingala qui l'a dit. – Ah bon ? D'où vient cet Adingala ?" Tu diras qu'il vient de Siman. Alors il te demandera : "Qui est son ancêtre ?" – peut-être le sait-il déjà – et tu lui diras : "Son ancêtre, c'est le vieux Assemian Eci." Il te dira alors : "Ne dis plus rien ; ce que tu as dit est exact."

HENRIETTE DIABATÉ,
*Le Sannvin, un royaume akan
de la Côte d'Ivoire (1701-1901),
sources orales et histoire, vol. IV,
université de Paris-I,
octobre 1984, p. 291-b.*

LIVRE UN

*J'ai l'impression d'être à deux pas
de toi, et pourtant un gouffre nous
sépare.*

I

Impossible de dormir.

Nina avait pensé que le coucher du soleil lui apporterait un peu de sérénité. Pourtant, après avoir irradié le ciel de pourpre et d'or, l'astre s'était mis à fondre de l'autre côté de l'horizon. A présent, c'était fini. Il ne restait plus que l'obscurité, dense et inquiétante. Elle détourna le regard du trou noir, ferma le hublot, inclina son siège et tenta de s'assoupir. Les ailes de l'avion tranchaient la nuit.

L'angoisse monta en elle, brutale. Dans quelques heures, elle serait à la maison. Mais sans lui, sans sa présence, que restait-il ? Des murs, des objets et quoi d'autre ? Elle allait devoir réévaluer ses certitudes.

“Qu'est-ce qui fait un pays ? avait-elle demandé à Frédéric, la veille de son départ.

— Je ne sais pas, avoua celui-ci, l'air perplexe. Les souvenirs, je suppose.”

Oui, les souvenirs... la qualité du ciel, le goût de l'eau, la couleur de la terre. Les visages. Les temps d'amour et les déceptions. C'était tout cela, un pays. Sensations irisées, accumulées au fil des jours.

Mais comment compter sur les souvenirs ? Le pays n'était plus le même. La guerre l'avait balafgré, défiguré, blessé. Pour y vivre aujourd'hui, il fallait renier sa mémoire désuète et ses idées périmées.

Elle était partie depuis trop longtemps. Comment ne pas lui en vouloir ? Elle avait pensé qu'elle pourrait voyager librement par monts et par vaux jusqu'à l'heure du retour. Revenir ? Tout aurait été comme d'habitude, chaque chose à sa place. Elle n'aurait eu qu'à poser ses valises et à reprendre sa vie là où elle l'avait laissée. Accueillie à bras ouverts, elle serait riche de ses voyages.

C'était avant la guerre, avant la rébellion.

Tout avait basculé, tout s'était effondré. L'exil la gifla de plein fouet et se jeta sur elle.

Des voix se mirent à hurler dans sa tête : "Pour qui te prends-tu ? Tu n'es rien. Ta maison a été rasée. Tes parents n'existent plus. Personne ne veut de toi, ici. Va-t'en !"

Nina se réveilla en sursaut. Elle avait dû s'assoupir. Son cœur battait la chamade. Où se trouvait-elle ? Ses pieds avaient gonflé, son corps était endolori. Il faut que je me lève, que je me dégourdisse les jambes, se dit-elle. Elle quitta son siège.

Faire attention à ne pas cogner les passagers qui dormaient recroquevillés sur eux-mêmes, la bouche ouverte ou le nez enfoui dans l'épaule de leur voisin. Des bras dépassaient des couvertures, tels les membres rigides de cadavres mal emballés. Elle tanguait en marchant, les yeux fixés vers la lumière au bout du couloir. Une hôtesse de l'air rangeait des plateaux de nourriture.

Elle fit plusieurs mouvements de relaxation à l'arrière de la cabine, sans réussir pour autant à vaincre la sensation d'ankylose qui l'avait envahie. Elle avait l'impression que le vol ne prendrait jamais fin. Ce n'était pas seulement son corps qui l'abandonnait, mais son esprit aussi. Une mer noire

aussi épaisse que la nuit. Elle se sentait chavirer : “Ai-je vraiment perdu mon pays ?”

Et si c'était de sa faute, et si elle s'était délibérément éloignée des autres ? A présent, elle allait se retrouver en face de tous ceux qu'elle avait quittés des années auparavant. Comment allaient-ils la regarder ?

Quand son père tomba malade, Nina voulut être à ses côtés.

“Je vais bientôt revenir, papa, c'est décidé.

— Attends encore, la guerre n'est pas terminée, avait-il répondu fermement, tu ne trouveras jamais de travail ici. Tes tantes s'occupent très bien de moi. Ne t'inquiète pas, reste là où tu es.”

Elle avait pensé : La vie prend une mauvaise tournure. Pourquoi suis-je si loin de lui ?

“Personne ne sait dans quelle direction nous allons. Le ton a durci, les gens se radicalisent, adoptent des positions rigides. Ils parlent tous en même temps et personne n'écoute. Les visages sont fermés. Nous doutons les uns des autres.”

Après un moment de silence qui avait fait croire à Nina que la ligne téléphonique était coupée, il avait ajouté :

“Ma fille, tout le monde est obligé de se positionner, de déclarer ses allégeances. Il est devenu impossible de rester neutre. Le pays est fissuré.”

Elle avait senti en lui une grande lassitude, colère éteinte par trop d'espoirs déçus. Pas de peur, juste la sensation d'avoir échoué dans ce qu'il avait entrepris.

Nina se mit à dodeliner de la tête. Elle avait cru qu'elle sombrerait enfin dans un sommeil réparateur, mais la veilleuse de son voisin projetait une lumière crue qui la gênait. L'homme regardait un film qu'elle avait déjà vu, une histoire de paquebot qui coule en pleine mer, un peu comme le *Titanic*. Une poignée de passagers décident de se détacher de la trentaine de survivants réfugiés dans une salle restée hermétique. Le groupe pénètre alors dans les entrailles du navire à la recherche d'un passage vers la surface. L'action commence ainsi. Nina se demandait pourquoi on passait si souvent des films catastrophe dans les avions. Était-ce pour exorciser la peur de voler ?

Le manque de sommeil et des pensées incohérentes se bousculaient dans sa tête quand elle songeait à ce qui l'attendait à Abidjan. Elle souhaitait de toutes ses forces que la lumière du jour revienne. En finir avec ce calvaire. Fouler la terre ferme, même s'il n'y aurait alors aucune joie dans son cœur.

Le soleil venait juste de réapparaître lorsque l'avion se posa. La lourde porte s'ouvrit et, malgré l'heure matinale, les passagers furent soudain enveloppés par une bouffée de chaleur s'engouffrant à l'intérieur de la carlingue ; l'haleine brûlante du pays.

Pendant qu'elle faisait la queue à l'immigration, Nina se demandait qui serait là pour l'accueillir. Dans l'avion, elle avait pris soin d'éviter les regards des autres passagers par crainte de tomber sur une connaissance, probabilité non négligeable sur un vol pour la Côte d'Ivoire.

“Comment vas-tu ? Alors, que fais-tu maintenant ? Où vis-tu ? Et ton papa, il se porte bien ?”

Ne pas avoir à prononcer les mots qui annoncent la mort. Pas maintenant. Pas encore.

Derrière la vitre, le militaire l'interrogea d'une voix austère :

“Pendant combien de jours allez-vous rester ?”

Nina eut un mouvement de recul :

“Je suis d'ici, est-ce que cela a une importance ?

— Je vous ai posé une question.

— Je n'en sais rien, un mois à peu près...”

Soudain, le visage de l'homme s'éclaira :

“Vous êtes la fille du docteur Kouadio Yao ? demanda-t-il en tenant le passeport ouvert devant lui.

— Oui, fit Nina après une légère hésitation car elle n'arrivait pas à savoir où il voulait en venir avec toutes ses questions.

— Ah, je le connais bien, votre père ! Nous sommes de la même région. Il faudra lui dire bonjour de ma part. C'est caporal N'Guessan.”

Il mit un tampon, lui tendit son passeport avec un large sourire qu'il voulait complice, et lança : “Bienvenue au pays !”

Nina récupéra sa valise, puis se dirigea vers les agents de la douane qui discutaient entre eux sans paraître, pour une fois, intéressés par ce qui se passait autour d'eux. Elle ouvrit et referma son bagage rapidement avant que l'un d'entre eux ne change d'avis. Elle transpirait à grosses gouttes. Ses vêtements lui collaient à la peau. Elle regretta d'avoir mis des chaussettes et un haut à manches longues.

Devant elle, la sortie, le point de non-retour.

Une foule compacte attendait dans le hall d'arrivée. Elle jeta un regard circulaire. Aucun visage familier.

N'ayant pas de repère, elle se dirigea machinalement vers la sortie. Quelqu'un apparut brusquement à ses côtés :

“Taxi, tantie, tu veux un taxi ?”

Sans attendre une réponse, le jeune s'empara de sa valise.

C'est alors qu'elle entendit la voix d'Hervé :

“Non, laisse, je suis venu la chercher, je vais m'occuper moi-même de son bagage.

— Ça fait rien, je l'ai déjà dans ma main”, rétorqua le gars sans vouloir lâcher prise.

Une échauffourée s'ensuivit. Hervé tirait la valise dans un sens, le jeune dans l'autre. Nina ne savait pas où se mettre. Elle n'avait même pas eu le temps de dire bonjour à son cousin. Elle tenta de s'interposer : “Cela n'a pas d'importance, il peut porter ma valise...” Mais les autres membres de sa famille venaient d'apparaître. En se voyant encerclé, le garçon finit par abandonner son butin, non sans avoir d'abord demandé : “Y a pas quelque chose pour moi ?”

Ils lui tournèrent le dos. Nina étreignit tout le monde. Ils avaient les visages sombres et étaient habillés en noir. Chantal, la plus jeune du groupe, se mit à pleurer.

Dès qu'elle fut installée dans la voiture, Nina demanda :

“Comment est-ce que ça se passe à la maison ?

— Ne t'inquiète pas, répondit Hervé sans détourner le regard de la route. Ça va aller. Tes tantes sont là. On s'occupe de tout.

— C'est bien”, murmura-t-elle, avant de retourner à ses pensées.

Personne ne parlait de peur de la déranger. Seuls les pleurs étouffés de Chantal brisaient le silence. Nina ne pouvait s'empêcher d'en ressentir de l'irritation.

Au fond d'elle-même, elle gardait encore l'espoir que tout cela n'était pas réel.

La ville défilait devant eux. Rien ne semblait avoir changé. Les mêmes rues pleines de monde, les mêmes bruits, les mêmes bâtiments. Tout était resté en place, alors que pour elle rien ne serait plus jamais semblable. Comment se pouvait-il que les deux êtres auxquels elle tenait le plus soient maintenant partis, comme ça, tout simplement ? La ville les avait connus, avait gardé leurs empreintes, écouté leurs joies et leurs détresses, leur avait réservé une place dans le capharnaüm de la vie quotidienne. Pourquoi les abandonner maintenant ?

“Comment vais-je pouvoir vivre devant tant d'indifférence ?” Elle avait atterri sur une scène de théâtre où les acteurs principaux manquaient et où le décor ne correspondait plus à rien.

Le soleil brûlait déjà la nuque des travailleurs qui marchaient en file indienne. Certains s'arrêtaient brièvement pour prendre leur petit-déjeuner au bord de la route. Serrés les uns contre les autres, ils mangeaient attablés sous un arbre, le visage encore marqué par une nuit trop courte. Ils plongeaient leur morceau de pain dans une tasse de café fumant, pendant que l'homme qui les servait rajoutait de l'eau dans l'énorme bouilloire, attisait le feu et lavait les bols et les assiettes en plastique. Les travailleurs étaient partis depuis l'aube, quittant leurs familles endormies dans d'étroites chambres aux fenêtres minuscules.

Aux arrêts de bus, des fonctionnaires attendaient patiemment dans leurs habits propres. Des élèves étaient là aussi, et ils papotaient en faisant de grands gestes. Les filles portaient des blouses blanches et des jupes bleu marine, les garçons des uniformes kaki.

A l'approche du pont Houphouët-Boigny, Hervé se mit à ralentir. Devant eux, une file de voitures était immobilisée. Des militaires en treillis effectuaient un contrôle :

“Vos papiers, s'il vous plaît”, ordonna un soldat au visage d'adolescent et à la mitraillette en bandoulière. Tout le monde dans la voiture tendit sa carte d'identité. Nina lui remit son passeport.

“Vous n'avez pas de carte d'identité ? demanda le soldat avec suspicion. Le passeport n'est pas un document valable.”

Hervé intervint immédiatement :

“Chef, nous venons de l'aéroport. Elle n'est pas résidente, ici.”

Le soldat sembla hésiter un moment. Il regarda en direction de son supérieur un peu plus loin dans la file. Voyant que celui-ci était occupé, il revint à Nina en fixant ses yeux dans les siens.

“Bon, ça va, mais il faut régulariser vos papiers.”

Se tournant alors du côté du conducteur, il fit un signe de la tête :

“Montrez-moi les documents du véhicule et ouvrez le coffre arrière.

— Chef, il y a un problème ?

— Non, contrôle de routine, répondit-il en continuant son inspection. Où est le propriétaire de la voiture ? Les papiers ne sont pas à votre nom.”

Hervé sortit prestement de la voiture et se pencha vers lui en murmurant sur le ton de la confidence :

“Il est décédé. C'est sa fille qui est là. Elle est venue pour les funérailles.”

Le soldat regarda une nouvelle fois à l'intérieur de la voiture et dévisagea Nina. Puis il s'écarta et fit un grand geste de la main :

“C'est bon, allez-y !”

Nimrod, *Les Jambes d'Alice*, roman (Tchad).
Nimrod, *Le Départ*, récit (Tchad).
Wilfried N'Sondé, *Le Silence des esprits*, roman (Congo).
Wilfried N'Sondé, *Le Cœur des enfants léopards*, roman (Congo), Babel n° 1001.
Wilfried N'Sondé, *Le Silence des esprits*, roman (Congo)
Ike Oguine, *Le Conte du squatter*, roman traduit de l'anglais (Nigeria) par Carole Didier-Vittecoq.
Pepetela, *L'Esprit des eaux*, roman traduit du portugais (Angola) par Michel Laban.
Sol T. Plaatje, *Mbudi*, roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean Sévry.
Ken Saro-Wiwa, *Sozaboy*, roman traduit de l'anglais (Nigeria) par Samuel Millogo et Ama dou Bissiri, Babel n° 579.
Wole Soyinka, *Ibadan, les années pagaille*, Mémoires traduits de l'anglais (Nigeria) par Etienne Galle.
Wole Soyinka, *Climat de peur*, essai traduit de l'anglais (Nigeria) par Etienne Galle.
Wole Soyinka, *Il te faut partir à l'aube*, Mémoires traduits de l'anglais (Nigeria) par Etienne Galle.
Véronique Tadjou, *L'Ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* (Côte-d'Ivoire), Babel n° 677.
Véronique Tadjou, *Reine Pokou* (Côte-d'Ivoire).
Frank Tenaille, *Le Swing du caméléon. Musiques et chansons africaines 1950-2000*.
Aminata D. Traoré, *L'Etau. L'Afrique dans un monde sans frontières*, essai (Mali), Babel n° 504.
Henk Van Woerden, *La Bouche pleine de verre*, roman traduit du néerlandais par Pierre-Marie Finkelstein.
Poèmes d'Afrique du Sud, anthologie composée et présentée par Denis Hirson, traduite de l'afrikaans par Georges Lory et de l'anglais par Katia Wallisky.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.